

V AUG OUIW
~~V AUG OUIW~~

Theophile

né à Chinon 7 dec. 1839

Inscrit au diocèse 13.XII.60

Tourne Angers 22.XII.1860

Muné " 25.5.61

s/aire " 14.6.62

diacre " 30.5.63

prêtre " 19.XII.63

Prof. à Combes 1863

Cure s^t Pulchre s^t Haren 17.7.1874

décédé 31 décembre 1909

S.B. 1910, p 96

venu très jeune à s^t Nicolas de Saumur

jeûne cultivateur

Inscrit Tours 3.X.1860

Concours Littéraire en l'honneur de Jeanne d'Arc

Le Comité de réparation nationale envers *Jeanne d'Arc* ouvre un concours littéraire pour la glorification de la Grande Française. Des prix intéressants seront réservés aux lauréats.

Les résultats seront proclamés aux fêtes nationales de Jeanne d'Arc qui auront lieu à Rouen du 1^{er} au 8 mai 1910.

Le Comité se réserve de faire déclamer ou représenter les œuvres couronnées lors de l'érection du monument national de Jeanne d'Arc pour lequel une souscription est ouverte.

Le concours comprend trois sections, poésies (poème ou sonnet), pièces de théâtre, narration historique, qui doivent avoir pour objet Jeanne d'Arc.

Pour les conditions du concours, la composition du jury, les prix et le couronnement des lauréats et lauréates, car les dames sont priées expressément de s'intéresser à ce concours, consulter la revue nationale *Jeanne d'Arc*, dont un numéro sera envoyé gratuitement sur demande adressée au Comité de Réparation nationale envers Jeanne d'Arc : 21, place de la Pucelle, 21, à Rouen (Seine-Inférieure).

M. l'abbé Vaugouin, curé de Saint-Hilaire-Saint-Florent

La mort a parfois cette vertu de mettre en relief des personnes dont la vie, d'apparence fort simple, a passé presque inaperçue, mais dont l'influence s'est exercée continue et profonde.

On parlait peu, dans le clergé d'Anjou, de M. l'abbé Vaugouin, curé de Saint-Hilaire-Saint-Florent. Très estimé sans doute de ses confrères du canton, aucun honneur spécial ne l'avait pourtant distingué, malgré d'admirables travaux. D'ailleurs, uniquement adonné au devoir, il n'eut jamais la moindre ambition terrestre.

Sa fin si brusque, en plein labeur pastoral, et surtout les splendides obsèques que lui ont faites ses paroissiens reconnaissants ont répandu son nom bien au-delà des limites de la belle paroisse confiée à ses soins depuis trente-cinq ans. Sa mémoire est de celles qui méritent de rester en vénération.

L'abbé Théophile Vaugouin naquit à Chinon, en 1839, d'une famille de condition modeste, mais profondément chrétienne. Quoiqu'il l'eût quittée de bonne heure, il n'oublia jamais sa petite patrie. C'était une joie pour lui d'y revenir de loin en loin et de montrer aux amis qui l'accompagnaient l'humble maison natale, à l'orée de la forêt.

A Saumur, où la Providence l'amena tout enfant, sa piété le fit remarquer par le vénérable M. Henry, curé de Saint-Nicolas, et, docile aux inspirations de la grâce, il commença, au presbytère, l'étude du latin, en la joyeuse compagnie de trois camarades à qui il voua la plus tendre et la plus fidèle amitié. Il la leur témoignera, sur son lit de mort, de la façon la plus touchante.

Ce fut au brillant collège de Combrée qu'il continua ses études. Son intelligence s'y développa rapidement et, dans une classe réputée excellente, il sut prendre un bon rang et mériter le diplôme acadé-

mique. Son séminaire achevé, il y reviendra en qualité de professeur et, durant onze ans, s'y montrera maître plein d'élan, d'une parfaite équité et d'un dévouement à toute épreuve : c'est ainsi qu'avec la classe de sixième il acceptera des cours d'anglais; bien plus, pour obliger quelques brillants élèves, il s'astreindra à apprendre un peu l'allemand. Faut-il s'étonner qu'un de ceux-là, devenu assistant général de la Congrégation du Saint-Sacrement lui ait gardé le plus respectueux attachement? Apprenant par dépêche, à Rome, la mort inopinée de son ancien professeur, il écrit aussitôt : « La pensée de la triste cérémonie qui s'accomplit, en ce moment, à Saint-Florent ne me quitte pas. C'est un grand deuil pour vous, je le comprends par la peine que j' « éprouve moi-même ».

Par dévouement encore pour sa mère devenue veuve et qu'il entoure de la plus aimante sollicitude, l'abbé Vaugouin renonce, non sans regret, au professorat et c'est alors qu'il accepte, à la place d'un confrère déjà nommé, la cure de Saint-Florent.

Sa nouvelle tâche ne laisse pas que de l'effrayer. D'autant qu'il n'en ignore point les difficultés. A Angers, un vénérable vicaire général lui a révélé les regrettables divisions qui déchirent la paroisse et s'est contenté de lui donner ce conseil assez imprécis : « Allez, mon cher ami; vous verrez... et vous ferez pour le mieux. »

Conciliant par nature, l'abbé Vaugouin montre tant de courtoisie et d'aménité dans ses relations qu'il est partout bien accueilli. La dignité de sa vie sacerdotale, la vaillance et la bonne humeur qu'il déploie sans trêve lui gagnent vite les sympathies. Nulle porte ne se ferme devant ce petit curé si vif, si alerte, si fin et si gai qui donne à tous de si vigoureuses poignées de main, qui s'informe si attentivement de tous les besoins, qui, jour et nuit, au premier appel, court aux malades et se met allègrement au service de ses paroissiens.

D'accord avec l'administration municipale, qui l'aura toujours en haute estime, il fait bâtir, près de l'église, le presbytère actuel et y installe le cercle d'hommes et le patronage déjà ébauchés par son prédécesseur. Longtemps ce sera un plaisir pour les enfants de le voir, des heures entières, le jeudi et le dimanche, jouer familièrement avec eux, exécuter, pour les entraîner, aux barres parallèles des mouvements compliqués qui ne semblaient possibles ni à son âge, ni à ses infirmités, et rire de bon cœur de leur stupéfaction. Si les plus remuants trouvent parfois qu'il a la main leste, comment ne pas oublier ces rares accès de vivacité devant les pots de confiture qu'il étale, de si grand cœur, au retour des promenades !

Toutefois il excelle plus à entretenir les œuvres qu'à les fonder. Plutôt timide en face des nouveautés et temporisateur par nature, il attend d'avoir nettement compris la nécessité d'une entreprise de zèle pour s'y décider. Mais, une fois la résolution prise, c'est une invincible et joyeuse ardeur qu'il met à la réaliser. Et, quand le succès est venu, comme il en jouit délicieusement ! La collaboration aussi active que dévouée des deux vicaires successifs que lui envoie, à partir de 1898, l'autorité diocésaine, lui vaudra ainsi les meilleures consolations de sa vieillesse.

Quelle belle floraison d'œuvres il a vu, en effet, s'épanouir, au soir de sa vie pastorale, sur le sol laborieusement remué de sa chère

paroisse ! Une crèche et un asile pour les tout petits ; une florissante école libre de filles aux succès brillants, une congrégation d'Enfants de Marie qui sauvegarde et accroît la piété, une nombreuse association de Mères chrétiennes, un patronage de garçons très fréquenté, un groupe de quatre-vingts gymnastes, dont le récent Congrès de Nantes a hautement consacré la valeur, une avant-garde et une Jeunesse catholique, un Cercle catholique, pépinière de vaillants chrétiens, et, pour préserver le tout, une solide organisation de bonne presse.

Rien ne lui coûte quand il s'agit du bien des âmes et de la gloire de Dieu. A-t-il découvert quelque vocation sacerdotale — car ce souci de tout bon prêtre ne l'a jamais quitté — alors, à ses heures de loisir, il redevient professeur émérite, acceptant même, à défaut de confrères moins experts ou moins courageux, de conduire, en deux ans, des élèves déjà âgés jusqu'en troisième ou en philosophie, les entourant de la plus vigilante affection, leur offrant la plus large et la plus cordiale hospitalité, les traitant avec une inoubliable délicatesse. C'est ainsi que le diocèse lui devra quatre prêtres. L'ainé, accouru à la première annonce du danger, aura le douloureux honneur de donner à son vieux maître filialement aimé la suprême absolution et de lui fermer les yeux.

Pour ces multiples œuvres, il lui faut de continuelles et abondantes ressources. Il a beau pratiquer la plus extrême frugalité, prendre sur son nécessaire et, chaque année, épuiser son maigre budget, il reste loin de compte. Alors il quête, et on le sait si dévoué, on l'a vu si courageusement sacrifier — car la chose lui coûte — aux enfants du patronage son jardin et une partie de son enclos qu'à son appel toutes les bourses s'ouvrent : les riches donnent généreusement, les ouvriers économisent et se privent du superflu pour verser quelques grosses pièces d'argent.

C'est merveille de voir quel accueil respectueux et empressé il reçoit et quelle profonde estime lui portent tous ses paroissiens. Il est si complètement à eux et toujours si édifiant, leur bon curé ! Scrupuleusement fidèle à la résidence, dans la crainte qu'un mourant réclame son ministère, il ne quitte jamais sa paroisse, dût-il renoncer à de fraternelles agapes, s'il n'a la certitude qu'un des aumôniers de Sainte-Anne ou du Bon-Basteur est là pour le suppléer. Il voyage fort peu. On le trouve soit au presbytère, où il vague, avec l'exemplaire fidélité du plus fervent séminariste, à ses divers exercices de piété, y compris l'examen particulier, soit sur les chemins de la campagne où régulièrement il visite ses ouailles.

Nul plus que lui n'a tiré profit de la visite pastorale. A l'église, il se tient patiemment à la disposition des pénitents sûrs de trouver en lui un sage directeur, un père doux et miséricordieux ; les enfants prennent le plus vif intérêt à suivre ses explications catéchistiques, émaillées de piquantes histoires, de faits vécus. En chaire, il parle avec une réelle facilité : on croirait qu'il improvise, tant son débit est naturel ; mais ses instructions ont été soigneusement préparées dans le secret de sa chambre où il prolonge ses veillées. Et tel est son zèle que, sentant que ses paroissiens profitent mieux d'une allocution que d'une lecture, il s'astreint, de longues années, à parler, chaque soir du mois de Marie, de cette « bonne

Mère du Ciel » dont il expose les vertus avec tant d'onction. Un jour même, à l'occasion de la fête de la Compassion, il fut si éloquent, si émouvant dans un appel aux mères qui avaient vu mourir leurs enfants que son auditoire éclata en sanglots. Souvent ainsi fond et forme furent superbes. A l'autel, il célébrait pieusement les saints mystères, suivant toutes les rubriques qu'il connaissait à fond, et jamais il ne se crut dispensé par ses cruelles infirmités de faire la génuflexion jusqu'à terre. Si pénibles même furent ses efforts, pendant sa dernière messe, que les spectateurs en étaient émus jusqu'aux larmes.

Seulement il n'aimait pas les longueurs : très ponctuel et très vif, il préférait, au risque même d'y apporter quelque précipitation, une cérémonie rapidement menée aux interminables offices qui, particulièrement dans le Saumurois, fatiguent et énervent les fidèles.

Surtout ce qui lui valut une incroyable popularité, ce fut son extraordinaire bonté. Les misères de toute sorte le trouvaient indulgent ; il aimait mieux souffrir que de causer à quiconque la moindre peine. Lui, naturellement si pétulant, il était devenu, par vertu, d'une patience inouïe. Un de ses conseillers de fabrique mal informé vint une fois, au milieu du déjeuner, lui reprocher une indélicatesse et, s'irritant du silence qui lui était opposé, s'emporta grossièrement et proféra les pires injures. Les bras croisés sur la poitrine, la physionomie extrêmement pâle et toute contractée par la douleur, le bon curé reçut ce débordement de sarcasmes, sans dire un seul mot. Le lendemain, quand le coupable vint implorer son pardon, il lui tendit loyalement la main et jamais plus ne parla de l'aventure.

Toute sa vie, il pratiqua la plus généreuse et la plus discrète charité. « Déjà, écrit un ami, quand il était professeur, il savait bien s'oublier pour penser surtout aux autres et sa bourse subvenait largement aux besoins des élèves ecclésiastiques ; largement, mais discrètement par l'entremise du vieil aumônier, M. Piou. » Que de fois, à Saint-Florent, ses élèves, qu'il emmenait en promenade, l'aperçurent glissant, à la dérobee, quelque pièce d'argent derrière un pot ou sous une assiette, tout heureux de penser à l'agréable surprise des pauvres gens ! Un jour, il envoya un petit garçon acquitter une note de 3 francs chez le pharmacien. Comme il lui remettait un gros louis, « le reste, dit-il, amortira la dette de tes parents ». Un autre jour, « en moins d'une heure, je le vis, raconte un témoin, payer le voyage de Chinon à un ouvrier en détresse, donner à une enfant, porteuse d'un billet de sa mère, de quoi acheter plusieurs paires de sabots, ouvrir encore sa bourse à un troisième solliciteur ». S'il y eut excès quelquefois, si le placement de ses aumônes ne fut pas toujours excellent, est-ce un défaut si commun d'être trop bon ? M. Vaugouin est mort dans le dénuement le plus complet : j'incline à croire que le Souverain Juge lui aura été plus miséricordieux qu'à ceux qui ont entassé cupidement pièces d'or sur billets de banque.

Quand il s'agissait des malades, sa charité ne connaissait plus de bornes. Un grand fauteuil, assez délabré du reste, comme tout son mobilier personnel, disparut un jour de sa salle à manger : un jeune poitrinaire en fit ses délices. Le meilleur vin de sa cave, ses plus beaux raisins s'en allaient fréquemment reconforter les pauvres souf

freteux. Lui-même les visitait souvent et passait de longs moments à les distraire. Ne le vit-on pas, un jour, tandis qu'il consolait une mère très malade, bercer, avec sa jambe valide, le petit enfant couché dans son berceau? La mort approchait-elle, alors il multipliait ses douces attentions, ses exhortations à la patience, assistait les agonisants des heures entières, récitant les dernières prières et reconfortant moribonds et assistants en termes si émouvants que lui seul pouvait retenir ses larmes. Il poussa même l'héroïsme jusqu'à embrasser des mourants que le mal avait rendus hideux au point d'écarter les parents. De tels faits aident à comprendre comment l'abbé Vaugouin fut universellement aimé et vénéré.

On devine la consternation des habitants de Saint-Florent, quand ils apprennent tout à coup que leur curé a dû s'aliter et que la maladie ne laisse plus d'espoir.

Depuis longtemps ses forces, qu'on aurait cru invincibles, diminuaient sensiblement. Son visage amaigri était devenu exsangue et quand, plus rarement qu'à l'ordinaire, on le rencontrait sur les routes de sa paroisse, il paraissait tant souffrir de la marche que chacun s'enquérât anxieusement de sa santé. Lui s'efforçait encore de plaisanter, comme il faisait depuis vingt ans qu'une chute l'avait condamné à boiter. « Les jambes ne vont plus, répétait-il avec sa familière bonhomie, mais le « coffre » est encore bon. » A vrai dire, l'état de son pauvre corps, lorsqu'il fallut l'ensevelir, oblige à penser qu'il avait enduré, en silence, un long martyre. Les saints font ainsi : ils souffrent sans se plaindre ; c'est assez que Dieu le sache.

Il dut se résigner, sur les instances de son entourage, à ne point paraître aux offices de Noël, mais, avec une indomptable énergie, il continua de célébrer les saints mystères. Une dernière fois, il monta à l'autel, le mardi 28 décembre ; mais tel était son épuisement qu'il fallut lui mettre et lui enlever ses habits sacerdotaux. Le soir, il hésita longtemps à monter à sa chambre : il pressentait, semble-t-il, qu'il n'en sortirait plus vivant et il eût voulu que la mort le trouvât debout, comme les vaillants, au soir d'un rude combat. Vers trois heures, en effet, un terrible accident se produisit et l'état fut aussitôt jugé très grave.

Son confesseur mandé lui administra l'extrême-onction, et, sur l'ordre du médecin, le mourant — car c'était déjà l'agonie — cessa de parler. Mais d'un regard affectueux et d'un bon sourire il remerciait les amis qui venaient le voir et les bonnes sœurs de Sainte-Anne qui s'étaient constituées ses infirmières. Le lendemain matin, son excellent vicaire, qui n'avait cessé de lui prodiguer ses soins, lui apporta le saint viatique : son calme visage s'illumina joyeusement, dès qu'il vit briller le saint ciboire près de son lit. Quelques instants après, le mal ayant empiré, on crut à un dénouement ; on le prévint qu'il allait recevoir l'indulgence de la bonne mort et on lui recommanda tous ses paroissiens. Un grand signe de tête marqua son acquiescement à la pieuse requête et même son visage s'épanouit en un délicieux sourire, quand il entendit la voix mal assurée de M. l'abbé, sollicitant une spéciale prière pour « ses petits gâs de Saint-Florent ».

Pourtant le docteur réussit à le ranimer un peu et l'on eut uneueur d'espoir hélas ! bien fugitive. Visiblement il s'affaiblissait. De

temps à autre, et surtout quand on lui suggérait quelque pieuse pensée, ses lèvres remuaient doucement : il priait, dans la sérénité de son âme sacerdotale. Enfin, après une terrible nuit de lutte, il expira, le matin du vendredi.

A peine était-il exposé, dans le salon, revêtu des ornements sacerdotaux et entouré de fleurs que déjà les paroissiens, avertis du grand deuil qui les frappait, se présentaient tout attristés. Trois jours durant, ce fut un continuel défilé de fidèles s'agenouillant, un instant, en prières près de la funèbre couche et contemplant, comme pour en graver à jamais l'image en leur mémoire, le paisible et souriant visage de leur vénéré pasteur.

Les funérailles, fixées au lundi matin, d'accord avec M. le Président du Conseil paroissial, M. le Maire et son Conseil, qui avaient tenu à honneur de figurer sur la lettre de faire part, furent solennelles et imposantes au-delà de toute prévision.

Quand les cloches annoncèrent la cérémonie, la place de l'église était littéralement couverte d'hommes et de femmes en deuil : la paroisse était là tout entière, car toutes les familles étaient largement représentées.

Précédé d'une quarantaine de prêtres en surplis, confrères de cours, prêtres du canton ou originaires du Saumurois, de MM. les chanoines Gouby, ancien supérieur de Saint-Urbain ; Renou, curé de Saint-Nicolas ; Verdier, supérieur de Saint-Louis ; Marais, supérieur de Sainte-Anne ; Bouvet, archiprêtre de Saumur, assisté de MM. les abbés Lefèvre et Chesneau ; M. le vicaire général Baudriller, délégué par Monseigneur, procéda à la levée du corps et la funèbre procession se mit en marche pour faire le tour du bourg.

En tête, les gymnastes en costume, avec tambours et clairons, puis les petites filles des écoles, un bouquet à la main, les Enfants de Marie, les Mères chrétiennes, les enfants du Bon-Pasteur, les sœurs de Sainte-Anne, les garçons de l'école, la Jeunesse catholique, le Cercle catholique, la fanfare de Saint-Florent, dont la splendide bannière est voilée d'un crêpe, enfin, le clergé en habit de chœur.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Bertrand, curé de Dampierre et Delaunay, ancien curé de Montguillon, par M. le Maire, Jules Amiot, et M. de Lavalette, président du Conseil paroissial. Autour du modeste corbillard, les pompiers en grande tenue formaient une escorte d'honneur.

Le deuil était conduit par M. l'abbé Martineau, vicaire de la paroisse, par M. l'abbé Baumard, ancien vicaire, et les élèves ou plutôt les enfants de M. le Curé ; MM. les abbés Lochu, professeur à Saint-Louis ; Marcel Langlois et Gabriel Chupin, séminaristes.

Derrière la famille s'étaient groupés MM. les membres du Conseil paroissial et MM. les Conseillers municipaux dont l'attitude courtoise, en la douloureuse circonstance, a été digne d'éloges et, enfin, une foule considérable d'hommes de la paroisse, six ou sept cents environ.

Rien de solennel et d'impressionnant comme le silence absolu de cette multitude qui précédait ou suivait les restes du bon curé, prêtant l'oreille tantôt au chant grave des psaumes, tantôt aux lugubres accents de la fanfare, ou jetant des regards attristés sur les tentures

et décorations funèbres qui ornaient la plupart des maisons situées sur le long du parcours.

Inutile de dire que l'église se trouva trois fois trop petite et qu'on fut obligé d'en laisser les portes ouvertes pour permettre à la foule stationnée sur la place en un profond recueillement de suivre les cérémonies.

A l'issue de la messe, célébrée par M. l'abbé Trottin, aumônier de Notre-Dame-des-Ardilliers, M. l'Archiprêtre de Saumur monta en chaire et retraça, en termes émus — c'était un élève affectueux qui rendait hommage à son ancien maître — la vie du défunt vénéré. Cet article nécrologique n'est guère que l'écho de cette belle oraison funèbre.

Avant de donner l'absoute, M. le Vicaire général félicita les habitants de Saint-Florent du superbe hommage qu'ils rendaient si délicatement à leur vieux curé.

Au cimetière, quand les chants liturgiques se sont tus, MM. de Lavalette et Jules Amiot se font les interprètes de la douleur commune en deux magnifiques allocutions.....

Alors c'est un grandiose et émouvant défilé d'enfants, d'hommes et de femmes en pleurs qui viennent jeter l'eau bénite sur le cercueil de leur inoubliable curé.

Père bien-aimé, du haut du ciel où déjà peut-être le Maître couronne vos mérites, protégez ceux qui furent vos paroissiens, vos amis et qui aimeront à rappeler vos admirables exemples. Gardez tout spécialement les enfants du sanctuaire que votre cœur de prêtre a si paternellement chéris ici-bas et qui pleurent votre départ. Puissent-ils, marchant sur vos traces, se dévouer totalement et toujours au bien des âmes, et, comme vous, mourir à leur service !

L. LOCHU.

Une Gloire de l'Anjou. — Paul Henry

¶ Dans son numéro du 20 janvier, *L'Univers* consacre à Paul Henry, notre héros angevin, quelques lignes que nous sommes heureux de reproduire.

Il repose du sommeil éternel dans un petit cimetière de Tréguier... Les nombreux pèlerins, qui se rendent à Plougrescant pour prier devant la statue en albâtre de la Vierge Sainte et vénérer les reliques de saint Fanery, ont sans doute une pensée pour ce marin patriote qui fut un si bon serviteur de la France et un si fervent chrétien.

Plus de neuf ans se sont écoulés depuis sa mort et l'on reparle de lui aujourd'hui, parce que le ministre de la Marine a décidé de donner le nom de *Paul Henry* à un nouveau bâtiment de notre flotte de guerre.

Si nombre de Français ont oublié déjà le nom du jeune officier, nos lecteurs, eux, s'en souviennent. L'enseigne de vaisseau dont on vient d'honorer la mémoire commandait, au mois de juin 1900, le petit détachement qui avait pour mission de défendre l'enclave du Pétang contre les Boxers. Ces braves qui résistèrent pendant deux mois aux assiégeants, avec une ténacité indéfectible, ces braves

VAUGOUIN 6358 Théophile (1839-1909)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1863 à 1864

Combrée (professeur d'Anglais) de diocèse d'Angers de 1863 à 1864

Combrée (professeur de huitième) de diocèse d'Angers de 1864 à 1866

Combrée (professeur de septième) de diocèse d'Angers de 1866 à 1868

Combrée (professeur d'Anglais) de diocèse d'Angers de 1867 à 1868

Combrée (professeur de sixième) de diocèse d'Angers de 1868 à 1874

Curé de St-Hilaire-St-Florent de 1874 à 1909